

UN PÉCHÉ DE JEUNESSE,

COMÉDIE EN UN ACTE MÊLÉE DE CHANT,

PAR MM. SAMSON ET JULES DE WAILLY,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le mardi 28 mars 1843.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

<i>Personnages.</i>	<i>Acteurs.</i>
DERSILLY, (45 ans).....	MM. FERVILLE.
LANGLOIS, son ami (42 ans).....	BARDOU.
ERNEST DERICOURT.....	MUNIÉ.
M ^{me} DERNEVILLE, jeune veuve.....	M ^{mes} VALÉRIE-MIRA.
ROSE, femme de chambre.....	JULIA.

La scène se passe à Paris, chez M^{me} Derneville.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond. Porte à gauche, conduisant dans l'appartement de M^{me} Derneville. Une cheminée et une glace à gauche. A droite, sur le premier plan, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire et une sonnette.

SCÈNE I.

LANGLOIS, DERSILLY, ROSE.

ROSE.

Messieurs, madame n'est point encore visible; elle vous prie de vouloir bien l'attendre quelques instans.

DERSILLY.

Comment donc ! qu'elle ne se presse pas, nous sommes tout à ses ordres. (Rose sort.)

SCÈNE II.

LANGLOIS, DERSILLY.

DERSILLY.

Que diable viens-tu faire dans cette maison, mon pauvre Langlois ?

NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur et ainsi de suite. Les changemens de positions dans le courant des scènes sont indiqués par des renvois au bas des pages.

LANGLOIS.

J'y viens voir M^{me} Derneville.

DERSILLY.

Je le sais bien : mais pourquoi viens-tu la voir ?

LANGLOIS.

La question est admirable : tu y viens bien, toi ?

DERSILLY.

Oh ! c'est fort différent : moi, mon cher, je suis ici chez moi.

LANGLOIS.

Pas tout à fait : tu n'es pas encore le mari de la maîtresse du logis.

DERSILLY.

Non ; mais c'est comme si je l'étais ; ami du défunt, j'ai rendu à sa veuve de ces services essentiels qui vont au cœur d'une femme : sans moi, sa fortune se trouvait compromise, après la mort de son mari, qui, en sa qualité de dandy et d'homme à la mode, s'était toujours piqué d'un assez grand désordre dans ses affaires : des créanciers, des collatéraux... la pauvre femme n'aurait jamais pu s'en tirer... une créole ignorant nos lois, presque nos usages... mais j'étais là moi, et je fis face à tous ses embarras ; je l'aidai non seulement de mes conseils, mais de mes démarches, de

mes soins... Toujours occupé de ses douleurs et de ses intérêts, j'étais tout à la fois son consolateur et son homme d'affaires... Aussi lorsqu'encouragé par la bonté de son accueil, je me suis mis au nombre des aspirans à la main de la charmante veuve, j'ai eu la douce satisfaction de voir à l'instant même tous mes rivaux écartés... Tu en sais quelque chose, Langlois, car tu n'étais pas un des prétendants les moins assidus.

LANGLOIS.

Moi... Oh ! mon Dieu ! tu te trompes bien. J'ai fait la cour à M^{me} Derneville comme je la fais à toutes les femmes, pour me distraire, pour passer le temps ; j'avais aussi un grand plaisir à te rendre jaloux, à voir tes bouderies, tes colères ; car tu étais fort divertissant, sauf pourtant quelques momens de jalousie trop sérieuse, et où, si je t'en avais cru, nous aurions fait la sottise de nous couper la gorge.

DERSILLY.

Écoute donc... quand j'aime...

LANGLOIS.

Oui, quand tu aimes, tu n'es pas aimable, et cela te nuit auprès des femmes ; mais quant à moi, je n'ai jamais eu de prétentions sérieuses sur M^{me} Derneville : je n'aime pas les veuves.

AIR : Vaudeville du Premier Prix.

Oui, ce sont des ennuis sans nombre,
Et d'un mort jaloux de vos droits
Il vous semble toujours voir l'ombre :
On croit faire un ménage à trois.

DERSILLY.

Dans Paris c'est chose ordinaire,
Et le pire, c'est que souvent
Le rival que l'on vous préfère,
Par malheur, n'est que trop vivant..

LANGLOIS.

Et puis d'ailleurs, moi, ce que je prise par dessus tout chez le beau sexe, c'est la jeunesse.

DERSILLY.

M^{me} Derneville est encore jeune, à vingt-six ans.

LANGLOIS.

A ce qu'elle dit : mais elle en cache peut-être trois ou quatre... puis c'est une veuve, et une veuve, mon cher, n'a jamais qu'une jeunesse incomplète : parlez-moi des jeunes filles, à la bonne heure !

DERSILLY.

Tu fais la cour à une jeune fille ?

LANGLOIS.

De quinze ans, rien que cela, jolie comme les amours, une créature originale... qui a tout à la fois de l'innocence et de l'imagination, une Agnès romantique.

DERSILLY.

Et tu espères réussir ?

LANGLOIS.

Pourquoi pas, s'il vous plaît ? Mon succès au-

près d'elle est peut-être plus assuré que le tien auprès de la veuve.

DERSILLY.

Mauvais plaisant.

LANGLOIS.

Oui, mon cher, je lui plais, je la charme... La passion que je lui inspire fait surtout depuis quinze jours des progrès dont je suis moi-même effrayé.

DERSILLY, souriant.

Tu t'effraies peut-être de rien.

LANGLOIS.

Eh bien ! toi qui as l'air de me railler, veux-tu faire une gageure ?

DERSILLY.

Laquelle ?

LANGLOIS.

Je te parie vingt-cinq louis que je suis adoré de ma jeune beauté avant que tu n'épouses ta veuve.

DERSILLY.

Gros fat !... Je tiens le pari pour te donner une bonne leçon : tu en as besoin. Chut ! M^{me} Derneville.

oo

SCÈNE III.

LANGLOIS, M^{me} DERNEVILLE, DERSILLY.

M^{me} DERNEVILLE.

Pardon, messieurs, il y a long-temps que vous êtes ici ; mais j'avais à écrire quelques lettres, et vous étiez l'un et l'autre en si bonne compagnie pour attendre, que vous n'avez pas de peine à m'excuser... et puis savez-vous qu'il est encore de bonne heure ?

DERSILLY.

C'est vrai, madame ; mais que voulez-vous ? je ne puis jamais vous voir assez tôt.

M^{me} DERNEVILLE.

Il me semble qu'il y a long-temps que je n'ai eu le plaisir de recevoir monsieur Langlois.

LANGLOIS.

Oui, madame ; des affaires...

M^{me} DERNEVILLE.

Des affaires ? quelle plaisanterie ! Je crois que la plus grande pour vous c'est le plaisir.

LANGLOIS.

S'il était vrai, madame, je serais ici tous les jours.

M^{me} DERNEVILLE.

On n'est pas plus aimable.

LANGLOIS.

Dites plus sincère.

DERSILLY, à part.

Qu'est-ce qui lui jprend donc ? va-t-il recommencer ses galanteries ? (Haut.) Indépendamment du plaisir que Langlois éprouve à vous voir,

il avait à me parler, et comme il sait que vous me permettez d'être souvent près de vous, il était sûr en venant ici...

M^{me} DERNEVILLE.

De vous y trouver ? C'est à merveille, et je suis charmée de vous devoir sa visite.

LANGLOIS.

Oh ! madame, je ne conviens pas de ce qu'il dit là... Certainement je suis toujours charmé de le voir... cela se conçoit... d'anciens amis... car nous ne sommes plus jeunes, mon pauvre Dersilly... Tu es plus vieux que moi, toi.

DESSILLY, à part.

Ah ! ça, le voilà sur mon âge maintenant. (Haut.) Plus vieux, plus vieux !...

LANGLOIS.

De cinq ans.

DESSILLY.

Comment de cinq ans ?

LANGLOIS.

Non, je me trompe, de trois, c'est déjà fort raisonnable... à notre âge, quand on a passé la quarantaine ; car nous avons passé la quarantaine, mon vieux camarade.

DESSILLY.

Eh ! mon Dieu, je le sais bien !

LANGLOIS.

Allons, allons, ne te fâche pas... (A M^{me} Derneville.) C'est un excellent garçon, mais il a quelquefois un mauvais caractère.

M^{me} DERNEVILLE.

Je ne m'en suis pas aperçue.

LANGLOIS.

C'est tout simple, madame, il cherche à vous plaire, il a dû vous cacher ses défauts ; mais moi qui suis son ami intime...

DESSILLY.

Je ne m'en aperçois pas en ce moment.

LANGLOIS.

Bon ! je plaisante... Mais comme tu n'entends pas toujours la plaisanterie, je me retire... et demande à madame la permission de revenir quand elle sera seule. Madame... (Il salue.) Sans rancune, Dersilly.

DESSILLY, bas.*

Ah ! ça, pourquoi donc m'attaques-tu ainsi devant elle ?

LANGLOIS, bas.

Moi, mon cher, je ne t'attaque pas ; il y a ga-ga-ga, je défends mon enjeu.

DESSILLY, bas.

Est-ce une raison pour dire du mal ?

LANGLOIS, bas.

Allons, tu n'as pas à te plaindre ; je suis beau joueur, je n'en ai pas dit pour vingt-cinq louis.

(Il sort.)

* Langlois, Dersilly, madame Derneville allant se regarder dans la glace.

SCÈNE IV.

DESSILLY, M^{me} DERNEVILLE.

M^{me} DERNEVILLE.

Il est d'un caractère fort gai, ce M. Langlois.

DESSILLY.

Oui, mais bavard, médisant, suffisant...

M^{me} DERNEVILLE.

Vous croyez ?

DESSILLY.

Je dois bien le connaître, c'est mon plus ancien ami.

M^{me} DERNEVILLE, souriant.

Je vois avec plaisir que l'amitié ne vous aveugle ni l'un ni l'autre.

DESSILLY.

Je ne pense pas que la justice que je lui rends puisse vous déplaire...

M^{me} DERNEVILLE

Elle ne me déplairait que s'il avait pu me plaire : or, je n'imagine pas qu'il faille encore vous rassurer sur celui-là ?

DESSILLY.

Sur celui-là ?... Non, madame.

M^{me} DERNEVILLE.

Est-ce qu'il y en aurait un autre qui vous donnerait de l'ombrage ?

DESSILLY.

Peut-être, madame.

M^{me} DERNEVILLE.

A la bonne heure donc !... Il y avait quelque temps que vous ne vous étiez découvert un nouveau rival ; je m'en étonnais... Et quel est ce nouvel objet de votre éternelle jalousie ?

DESSILLY.

Ah ! madame, vous le savez très bien... vous l'avez vu hier à l'Opéra.

M^{me} DERNEVILLE.

Moi ?

DESSILLY.

De l'orchestre où il était placé, il n'a fait que vous lorgner, et, dans les entr'actes, il rôdait dans les corridors autour de votre loge, comme s'il eût désiré vous parler et que ma présence l'eût empêché de le faire.

M^{me} DERNEVILLE.

Vraiment ! Ce pauvre garçon... dites-moi donc son nom ; je brûle de le connaître. Est-ce un jeune homme ?

DESSILLY.

Mon Dieu ! madame, vous savez aussi bien que moi de qui je veux parler, de M. Ernest Dericourt.

M^{me} DERNEVILLE.

M. Ernest Dericourt ? Je ne le connais pas.

DESSILLY.

Ah ! que ne puis-je le croire !

M^{me} DERNEVILLE.

Vous ne vous guérez donc jamais de votre jalousie, mon pauvre Dersilly? Savez-vous qu'il y a des moments où il faut toute ma raison pour y résister?... Mais, prenez-y garde, on n'est pas toujours raisonnable.

DESSILLY.

Eh! madame, c'est parce que vous l'êtes trop que je suis jaloux... Si vous m'aimiez comme je vous aime!... mais non, vous n'avez pour moi qu'une affection bien calme, bien tranquille.

M^{me} DERNEVILLE.

Ah! vous voudriez de la passion, du délire? Voilà, je l'avoue, ce qu'il m'est impossible de vous offrir; mais croyez-vous donc cela bien nécessaire? Vous vous trompez, j'en ai fait l'expérience; car j'avais pour mon mari cet amour exalté, romanesque qu'on s'obstine à regarder comme la première condition du bonheur. Ai-je été heureuse? Vous le savez.

AIR : Vaudeville de madame Favart.

Quand la passion nous anime,
Craignons ses retours dangereux.
Croyez-moi, l'amitié, l'estime,
C'en est assez pour être heureux :
L'amour, monsieur, je le redoute ;
Je n'en veux plus avoir.

DESSILLY.

Qui, vous ?

J'entends... c'est pour cela sans doute
Que vous me prenez pour époux.

M^{me} DERNEVILLE.

Quel mauvais caractère!... Et quand ce serait? si je vous rends heureux, de quoi donc auriez-vous à vous plaindre ?

DESSILLY.

C'est vrai, madame; je sais bien que j'ai tort, pardonnez-moi, je me corrigerai; et, à dater d'à présent, je vous promets que vous n'aurez plus à vous plaindre de cette odieuse jalousie que je me reproche à moi-même.

M^{me} DERNEVILLE.

Nous verrons comment vous tiendrez votre promesse.

DESSILLY.

Moi, madame?... Ah! je vous jure bien...

oo

SCÈNE V.

DESSILLY, M^{me} DERNEVILLE, ROSE.

ROSE.

Madame, il y a là un monsieur qui vous supplie, instamment de le recevoir; il a, dit-il, quelque chose de fort important à vous dire.

M^{me} DERNEVILLE.

Vous a-t-il dit son nom?

ROSE.

Voici sa carte qu'il m'a remise.

M^{me} DERNEVILLE, lisant.

« Ernest Dericourt... »

DESSILLY.

Ernest Dericourt?... Comment, il ose vous demander un entretien? J'espère bien, madame, que vous ne le lui accorderez pas?

M^{me} DERNEVILLE.

Vous vous trompez, monsieur... (A Rose.)
Faites entrer. (Rose sort.)

oo

SCÈNE VI.

DESSILLY, M^{me} DERNEVILLE.

DESSILLY.

Quoi! madame, vous allez recevoir ce jeune homme?

M^{me} DERNEVILLE.

Pourquoi pas, monsieur?

DESSILLY.

Ce jeune homme qui vous aime?

M^{me} DERNEVILLE, souriant.

Est-ce que je ne dois recevoir que les gens qui ne m'aiment pas?... Je croyais que vous aviez promis de n'être plus jaloux?

DESSILLY.

Ah! madame! dans cette circonstance, il m'est bien permis...

oo

SCÈNE VII.

DESSILLY, M^{me} DERNEVILLE, ERNEST.

ERNEST, après avoir salué.

Ah! madame, que de bonté!... (Il s'arrête en apercevant Dersilly.) Pardonnez, de grâce, mon impertinence...

M^{me} DERNEVILLE.

Vous avez à me parler, monsieur?

ERNEST, avec embarras.

Oui... madame...

M^{me} DERNEVILLE.

En particulier?...

ERNEST, de même.

Oui, madame...

M^{me} DERNEVILLE, à demi-voix, à Dersilly.

Vous entendez, monsieur Dersilly?

DESSILLY.

Quoi! madame, vous voulez...

M^{me} DERNEVILLE, de même.

Et la confiance que vous m'avez promise?...

DESSILLY.

Je l'ai toujours... Je sors... (Fausse sortie.) Je reviendrai, si vous le permettez?

M^{me} DERNEVILLE.

Vous n'avez pas besoin de ma permission...

DERSILLY.

Ah ! vous êtes charmante... Allons, je m'abandonne à vous les yeux fermés... (De même.) Vous ne resterez pas trop long-temps avec lui ?

M^{me} DERNEVILLE.

Non... rassurez-vous.

DERSILLY.

Oh ! je suis sans crainte... A bientôt !
(Il sort après avoir salué M^{me} Derneville et regardé Ernest avec inquiétude.)

M^{me} DERNEVILLE.

Je connais donc la personne que vous aimez ?

ERNEST.

Non, madame ; c'est... son père que vous connaissez...

M^{me} DERNEVILLE.

Son père ?...

ERNEST.

Il sort d'ici : c'est M. Dersilly...

M^{me} DERNEVILLE.

Que me dites-vous là ? M. Dersilly n'a point d'enfant...

ERNEST.

Pardonnez-moi, madame, il a une fille que j'aime, et c'est d'elle que je viens vous parler, et c'est auprès de lui que je viens implorer votre puissante intervention...

M^{me} DERNEVILLE.

J'ai peine à revenir de mon étonnement... Et cet enfant, sur lequel M. Dersilly a gardé avec moi le silence le plus absolu... Enfin, monsieur, vous devez en être sûr, puisque vous aimez cette demoiselle...

ERNEST.

Oui, madame : je l'ai connue dans un pensionnat où j'étais reçu, grâce à un de mes amis qui y allait voir sa sœur... Elle ne porte pas le nom de son père... Il n'y a, je crois, dans la confiance de ce secret, que la maîtresse de pension et moi, madame... Je fais peut-être mal de le trahir ; mais la confiance que vous m'inspirez est si grande...

M^{me} DERNEVILLE.

Je la mériterais, monsieur ; vous m'intéressez, et je désire vous servir... Achevez de m'instruire, de grâce... Savez-vous par quel motif M. Dersilly cache à tout le monde qu'il a une fille ?

ERNEST.

Madame, par quelques mots involontairement échappés à M^{lle} Dersilly, il m'a semblé que son père... Je crains de vous déplaire en poursuivant.

M^{me} DERNEVILLE.

Et pourquoi donc cela, monsieur ? Achevez... Vous me ferez plaisir, au contraire, en m'apprenant la cause d'un mystère dont je ne vous cache pas que je me sens blessée.

ERNEST.

J'ai cru entrevoir que M. Dersilly craignait qu'une fille de quinze ans ne le fit paraître dans le monde moins jeune... qu'il n'est.

M^{me} DERNEVILLE.

Vous voulez dire qu'il ne veut être.

ERNEST.

Pardon, madame.

M^{me} DERNEVILLE.

Vous ne m'offensez pas, monsieur ; je ne suis point encore la femme de M. Dersilly, et je puis convenir de ses défauts... Mais revenons à vous... Vous vous croyez aimé, monsieur ?

SCÈNE VIII.

M^{me} DERNEVILLE, ERNEST.

M^{me} DERNEVILLE.

Monsieur, je suis prête à vous entendre...

ERNEST.

En vérité, madame, je ne sais comment vous dire... j'éprouve un embarras... Ne me refusez pas votre indulgence...

M^{me} DERNEVILLE.

Remettez-vous, monsieur... (A part.) Encore une déclaration que je vais entendre... Ne soyons pas trop méchante... sa timidité m'intéresse... je l'éconduirai avec ménagement... (Haut.) Eh bien ! monsieur ?

ERNEST.

Madame, ma démarche est bien indiscreète... Ce que j'ai à vous dire va peut-être vous donner de moi une bien mauvaise idée...

M^{me} DERNEVILLE.

Pourquoi donc, monsieur ? je me plais à croire le contraire.

ERNEST.

Un seul mot, madame, renferme toute mon excuse : j'aime !...

M^{me} DERNEVILLE.

Vous aimez !... monsieur ?

ERNEST.

Oui, madame, et je suis bien malheureux...

M^{me} DERNEVILLE.

Veillez vous expliquer plus clairement... (A part.) Je crois que j'ai eu tort de consentir... jé me sens presque aussi embarrassée que lui...

ERNEST.

Oui, madame, j'aime... j'aime une personne charmante, que je n'ose demander à son père !....

M^{me} DERNEVILLE.

Son père ?... (A part.) Je me trompais, il ne s'agit pas de moi, tant mieux ; cependant, quand on s'attend à une déclaration... cela fait un singulier effet... (Haut.) Que puis-je à cela, monsieur ?

ERNEST.

Ah ! madame, si vous vouliez, vous pourriez beaucoup...

ERNEST.

Oh! madame, je le suis, je n'en puis douter... la démarche même que je fais en ce moment en est une preuve.

M^{me} DERNEVILLE.

Comment cela ?

ERNEST.

Hortense (c'est le nom de M^{lle} Dersilly) voit à peine son père; le peu de tendresse qu'il lui montre, la sévérité de ses manières, inspirent à la pauvre jeune fille une frayeur qu'elle ne peut vaincre: aussi, quand je lui ai parlé de demander sa main à M. Dersilly, elle m'a conjuré de n'en rien faire: elle a prétendu que, furieux de voir son secret révélé par sa fille, il ne consentirait jamais à notre mariage... Comment faire?... Alors son amour et, le dirais-je? son imagination un peu vive et romanesque lui ont suggéré un moyen plus hardi, qui m'a prouvé à quel point elle m'aime... Cette jeune fille si timide n'a pas reculé devant l'idée de quitter secrètement cette maison où elle était peut-être condamnée à vivre éternellement sans époux, sans famille. Son père, après un tel éclat, n'eût pas osé refuser son consentement... Et c'est il y a quinze jours, madame, que ce projet devait se réaliser... Vous l'avouerez-je, je fus d'abord heureux de tant d'amour, et j'attendais avec impatience le moment convenu... Mais bientôt je réfléchis... je songai à la faute que j'allais commettre, au parti désespéré auquel nous avions recours avant d'avoir employé des moyens plus doux... Je renonçai à cet enlèvement... J'écrivis à Hortense pour lui expliquer mes raisons... lui demander la permission de m'adresser à son père... mais elle me renvoya ma lettre sans un mot d'explication, sans une ligne même pour combattre ma résolution... Voici quinze jours, madame, que j'essaie en vain d'apaiser son dépit, d'obtenir mon pardon... je ne puis parvenir à la voir... mes lettres n'obtiennent aucun résultat... elle garde toujours le même silence... Désespéré, je ne savais que faire, que devenir... Hier, madame, je vous ai vue à l'Opéra... et votre vue m'a rendu l'espoir...

AIR : C'était Renaud de Montauban.

Ayez pitié de ma douleur,
C'est en vous seule que j'espère.
Comprenez-vous tout mon malheur ?
Je craius et la fille et le père.
Pour triompher de leur courroux,
La grâce, l'esprit et les charmes
Seraient les plus puissantes armes ;
Voilà pourquoi je viens à vous.

M^{me} DERNEVILLE.

Monsieur, vous avez fort bien agi. Enlever une jeune fille est toujours une action blâmable, quels que soient les torts de son père, et je me charge volontiers d'aller parler à M^{lle} Dersilly, de lui dire vos motifs, que j'approuve et que je loue. Quant à

son père, mon pouvoir sur lui n'est pas aussi grand que vous vous le figurez...

ERNEST.

Cela ne se peut pas, madame, vous, si charmante, si aimable.

M^{me} DERNEVILLE.

Et connaissez-vous particulièrement M. Dersilly ?

ERNEST.

Non, madame; arrivé depuis quelques mois du fond de ma province, je vois fort peu de monde; c'est à peine si je l'ai quelquefois entrevu; et tout à l'heure, j'ai cru voir que ma présence ne lui était pas agréable.

M^{me} DERNEVILLE.

Je le crois bien. Hier, à l'Opéra, il a surpris votre lorgnette toujours tournée vers moi... ensuite vous sembliez chercher à me parler... Il s'est mis en tête que vous m'aimiez... il est jaloux de vous.

ERNEST.

Est-il vrai ? Ah ! quel bonheur, madame !

M^{me} DERNEVILLE.

Que voyez-vous donc là de si heureux ?

ERNEST.

Il est vrai, madame, qu'il faudrait encore pour cela toute votre bonté... Je suis un solliciteur bien importun, bien exigeant... ou plutôt bien suppliant, bien humble... Mais si, pour l'entretenir dans son erreur, vous me permettiez de vous faire ma cour, si même vous paraissiez ne pas repousser tout à fait mes hommages, sa jalousie pourrait servir à faciliter mon mariage, et peut-être aimerait-il mieux m'avoir pour gendre que pour rival.

M^{me} DERNEVILLE.

Voilà, vous en conviendrez, une singulière idée.

ERNEST.

Pardonnez-moi, madame; c'est votre accueil si bienveillant qui me l'inspire... Vous me montrez un intérêt qui m'enhardit... Vous consentez, n'est-ce pas, madame ?

M^{me} DERNEVILLE.

Mais pas du tout... Permettez, vous demandez trop de choses à la fois.

ERNEST.

Ah ! je vous en conjure, madame; et plus tard je réclamerai cette nouvelle preuve de votre obligeance; mais dans ce moment il s'agit d'apaiser M^{lle} Dersilly, et j'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous accompagner jusqu'à la pension.

M^{me} DERNEVILLE.

Volontiers... nous allons partir. (Appelant. Rose !

SCÈNE IX.

ERNEST, DERSILLY, M^{me} DERNEVILLE,
puis ROSE.

DERSILLY.

Madame, vous avez appelé ?

M^{me} DERNEVILLE.

Ah ! vous étiez là ?

DERSILLY.

Oui, madame... je me promenais en attendant.

M^{me} DERNEVILLE.

C'est très bien ; mais ce n'est pas vous que je demandais... c'est Rose.

ROSE, arrivant.

Madame ?

M^{me} DERNEVILLE.

Mon chapeau, mon châle ? (Rose sort.)

DERSILLY.

Vous sortez, madame ?

M^{me} DERNEVILLE.

Vous le voyez bien, monsieur.

DERSILLY.

Si vous avez besoin de mon bras...

M^{me} DERNEVILLE.

Mille remerciemens, monsieur ; j'ai celui de M. Dericourt.

DERSILLY.

Vous sortez avec M. Dericourt ?

M^{me} DERNEVILLE.

Oui, monsieur.

DERSILLY.

Oh !... cela ne se peut pas... c'est une plaisanterie sans doute ?

M^{me} DERSILLY.

Vous serez bientôt à même d'en juger.

(Elle met son chapeau et son châle que Rose lui a apportés.)

DERSILLY.

Et l'on ne peut savoir où vous comptez aller ?

M^{me} DERNEVILLE.

Non, monsieur.

DERSILLY.

Cependant, madame, il me semble...

M^{me} DERNEVILLE.

Il me semble, monsieur, que je puis bien avoir mes secrets, comme vous les vôtres.

DERSILLY.

Moi, madame, je n'en ai point pour vous.

M^{me} DERNEVILLE.

Je me garde bien de vous questionner là dessus, monsieur : vous devriez peut-être imiter ma réserve. *

ERNEST, bas.

Merci, madame, merci...

* Ernest, madame Derneville, Dersilly.

M^{me} DERNEVILLE, bas.

Et de quoi donc ?

ERNEST, bas.

De sa jalousie que vous redoublez encore... Voyez comme il me regarde... comme notre air de mystère l'intrigue, le tourmente... c'était ce que je vous demandais... Mille fois merci, madame.

M^{me} DERNEVILLE, à part.

C'est pourtant vrai, me voilà à mon insu engagée plus loin que je ne le voulais... C'est la faute de ce Dersilly... Ah ! je suis blessée au vif de son procédé. (Haut.) Partons monsieur Dericourt.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

DERSILLY, seul.

Je ne sais si je rêve... Fiez-vous donc aux femmes ! moi qui me croyais si sûr... Et ce petit monsieur qui paraissait me regarder d'un air gouguenard... Ciel ! Langlois !

SCÈNE XI.

DERSILLY, LANGLOIS.

LANGLOIS.

Bonjour, mon pauvre Dersilly.

DERSILLY.

Bonjour.

LANGLOIS.

Toujours ta mauvaise humeur... mais, cette fois, je te la passe, tu as bien sujet d'en avoir.

DERSILLY.

Est-ce que tu les as rencontrés ?

LANGLOIS.

Qui ?

DERSILLY.

M^{me} Derneville et ce jeune homme.

LANGLOIS.

M^{me} Derneville est sortie avec un jeune homme ? et elle t'a laissé seul ici ? (Riant.) Ah ! ah ! ah !... c'est parfait, délicieux ! Ah ! mon pauvre ami !

DERSILLY.

Morbleu ! je ne suis pas d'humeur à rire.

LANGLOIS.

Je le vois, et je te trouve aujourd'hui doublement à plaindre.

DERSILLY.

Comment cela ?

LANGLOIS.

Ton pari est perdu, mon cher, perdu tout à fait. Tiens, lis le billet que m'a fait parvenir la jeune personne en question.

DERSILLY.

Laisse moi donc tranquille.

LANGLOIS.

Tu ne veux pas?... Alors, écoute-s-en la lecture. (Lisant.) « L'amour doit tout oser... voici le jour de l'épreuve... si votre âme est forte et passionnée comme la mienne, venez. Je vous attends pour vous dire le reste. »

DERSILLY.

Après?

LANGLOIS.

Comment, après? c'est tout. Qu'est-ce que tu veux donc de plus?

DERSILLY.

Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire?

LANGLOIS.

Je n'en sais rien; mais cela veut dire quelque chose... quelque chose que je vais savoir. Je m'attends à des preuves d'amour excentriques... Regarde cette phrase: « L'amour doit tout oser. » Puisqu'elle m'aime, elle va oser...

DERSILLY.

Quoi?

LANGLOIS.

Je n'en sais rien; mais enfin—voici le jour de l'épreuve... C'est elle-même qui le dit; elle fait un appel à mon âme forte et passionnée... Quel style! Comme on aperçoit que les jeunes personnes cultivent la littérature romantique!... C'est du drame moderne, de la passion échelée.

AIR: Vaudeville des *Soythes*.

Quand tu ne peux triompher d'une veuve,
En ce logis lorsque tu perds ton temps,
Moi, je subjugué une âme toute neuve,
Un cœur qui compte au plus quinze printemps,
Je le séduis, malgré mes quarante ans.
Hein! quel beau style et quel amour extrême!
Adieu!... Je cours la trouver de ce pas;
Mais comprends-tu, dis-moi, qu'ainsi l'on m'aime?

DERSILLY.

Eh! non, morbleu! je ne le comprends pas;
Je ne sais pas du tout pourquoi l'on t'aime.

LANGLOIS.

Je sais pourquoi, moi, l'on ne t'aime pas;
Oui, je sais pourquoi tu ne plais pas.
Oui, je sais pourquoi tu ne plais pas.

Mais quand j'y songe... « L'amour doit tout oser. »
Que diable entend-elle par là?

DERSILLY.

Eh! morbleu, va le lui demander, et laisse-moi tranquille!

LANGLOIS.

J'y vais, j'y vais, mon cher! il ne faut pas laisser refroidir cette précieuse exaltation. Au revoir, Dersilly... Voici le jour de l'épreuve... elle va me dire le reste... Je n'en serai pas fâché, car je n'y suis pas du tout... Mais je l'adore; j'en

perds la tête... Adieu! prépare tes vingt-cinq louis.

AIR: Mon cœur à l'espoir s'abandonne.

Je pars, et sans y rien comprendre,
Je cours où m'attend le bonheur.
Quand de loin ma belle est si tendre,
Aisément j'en serai vainqueur.

ENSEMBLE.

LANGLOIS.

Je pars, etc.

DERSILLY.

Va-t-en, je ne veux rien entendre,
Cours où t'appelle le bonheur.
L'ingrate!... ici je veux l'attendre;
Je doute encor de mon malheur.

(Langlois sort.)

SCÈNE XII.

DERSILLY, seul.

Elle ne revient pas: où peut-elle être allée?... Elle m'a trompé; elle connaissait ce jeune homme... Ce n'est pas la première fois qu'ils se voient... Tâchons de faire jaser Rose là dessus.
Rose! (Il sonne.)

SCÈNE XIII.

DERSILLY, ROSE.

ROSE.

Monsieur?

DERSILLY.

Madame ne vous a rien dit en sortant?

ROSE.

Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur?

DERSILLY.

Pour savoir si elle doit bientôt revenir.

ROSE.

Non, monsieur, elle ne m'a rien dit du tout.

(Elle va pour sortir.)

DERSILLY.

Rose?

ROSE.

Monsieur!

DERSILLY.

Vous ne savez pas où elle peut être allée?

ROSE.

Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur?

DERSILLY.

La question est charmante... Parbleu! pour le savoir.

ROSE.

Qu'est-ce que cela vous fait, monsieur?

DERSILLY.

Voilà bien des questions ; répondez-moi seulement : Où est-elle allée ?

ROSE.

Je n'en sais rien, monsieur !

(Elle s'en va encore.)

DERSILLY.

Rose ?

ROSE.

Monsieur !

DERSILLY.

Ce jeune homme avec qui ta maîtresse est sortie, vient-il quelquefois ici ?

ROSE.

Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur ?

DERSILLY.

Ah !... tu m'impatientes à la fin...

ROSE.

Dam ! monsieur, je ne vois pas pourquoi vous me questionnez comme cela : encore une fois, qu'est-ce que tout ça vous fait ? Madame est bien sa maîtresse.

DERSILLY.

Sans doute, mais moi, je serai bientôt votre maître !

ROSE.

Vous ne l'êtes pas encore.

DERSILLY.

Insolente !

ROSE.

Mais, monsieur !

DERSILLY.

Taisez-vous, je vous l'ordonne !

SCÈNE XIV.

DERSILLY, M^{me} DERNEVILLE, ROSE.

M^{me} DERNEVILLE.

D'où vient ce bruit ? qu'y a-t-il donc ?

ROSE.

C'est monsieur qui me fait des questions sur vous !

M^{me} DERNEVILLE.

C'est bien, laissez-nous. (Rose sort.)

SCÈNE XV.

DERSILLY, M^{me} DERNEVILLE.

M^{me} DERNEVILLE.

En vérité, monsieur, je trouve vos procédés bien étranges.

DERSILLY.

Permettez-moi de vous dire, madame, qu'ils le sont beaucoup moins que les vôtres... Mais j'es-

père qu'à présent vous voudrez bien m'apprendre quels secrets vous avez avec M. Déricourt, et d'où vous venez avec lui ?

M^{me} DERNEVILLE.

Vous vous trompez, monsieur, Rose vous a répondu que vous n'étiez point encore son maître, et moi, monsieur, je vous ferai observer que vous n'êtes point encore mon mari.

DERSILLY.

Me donnez-vous à entendre par là que je ne dois plus prétendre à le devenir ?

M^{me} DERNEVILLE.

Vous l'entendrez comme il vous plaira, monsieur.

DERSILLY.

Ainsi... c'est un congé... un congé en bonne forme ?

M^{me} DERNEVILLE.

Comme vous voudrez, monsieur.

DERSILLY.

Et vous croyez sans doute que je reviendrai... que je remettrai les pieds dans cette maison?...

M^{me} DERNEVILLE.

Cela m'est fort indifférent, monsieur.

DERSILLY.

Mais cette fois... je ne serai pas faible comme toujours... et je sors pour ne jamais revenir...

M^{me} DERNEVILLE.

Très bien, monsieur...

DERSILLY.

Adieu, madame.

M^{me} DERNEVILLE.

Adieu, monsieur.

ENSEMBLE.

AIR de Robert le diable.

DERSILLY.

Ah ! pour moi quel outrage,
J'en étouffe de rage !
Femme indigne et volage,
Me chasser de ces lieux...
Plus jamais de faiblesse,
Et malgré ma tendresse,
Pour toujours je vous laisse
Et vous fais mes adieux.

M^{me} DERNEVILLE.

Il étouffe de rage
Et m'appelle volage,
Quand c'est lui qui m'outrage
Et me fait ses adieux.
Ah ! son soupçon me blesse,
Et malgré sa tendresse,
Sans regret je le laisse
S'éloigner de ces lieux.

SCÈNE XVI.

M^{me} DERNEVILLE, seule.

Toujours des querelles... des discussions... Que ce M. Dersilly est insupportable.... Et dans un quart-d'heure il viendra encore me demander pardon... Ma foi... j'ai bien envie... Mais ne pensons pas à cela... occupons nous de M. Ernest... Pauvre jeune homme si bon, si aimable... J'ai vu son Hortense... elle est très jolie... mais quel caractère... quel emportement... Elle lui en veut à la mort de ce qu'elle appelle sa trahison... Cet enlèvement était chez elle une idée fixe... une espèce de monomanie, et je ne sais vraiment s'il faut plaindre M. Ernest de cette brouille... Deux caractères tout à fait opposés... Et si j'osais, quand il viendra, lui dire ce que je pense... Pourquoi pas... il a mis en moi sa confiance et je lui dois.... je me dois à moi-même de lui dire la vérité... Le voilà, mon parti est pris.

SCÈNE XVII.

ERNEST, M^{me} DERNEVILLE.M^{me} DERNEVILLE.

Déjà de retour, monsieur, et le cœur sans doute rempli d'impatience...

ERNEST.

De vous revoir, madame... de vous remercier.

M^{me} DERNEVILLE.

Et d'apprendre des nouvelles de mon ambassade. Je ne veux donc pas vous faire attendre plus longtemps... J'ai donc vu votre Hortense... Elle est charmante...

ERNEST.

N'est-ce pas ?

M^{me} DERNEVILLE.

Mais...

ERNEST.

Eh bien !...

M^{me} DERNEVILLE.

Je ne sais si je dois me permettre de vous exprimer ma pensée... je craindrais de blesser...

ERNEST.

Vous... madame... Ah ! jamais... parlez... parlez sans crainte.

M^{me} DERNEVILLE.

C'est que c'est embarrassant à dire... En ménage, une jolie figure n'est jamais de trop, j'en conviens... mais le caractère...

ERNEST.

Et vous trouvez que celui d'Hortense?...

M^{me} DERNEVILLE.

Est un peu vif... un peu résolu... Il est vrai que

je l'ai fort peu vue, et qu'il est difficile de porter une opinion en si peu de temps... Mais vous qui la connaissez mieux... qu'il l'avez étudiée longtemps...

ERNEST.

Moi, madame, du tout... Il y a un mois à peine, je l'ai vue pour la première fois...

M^{me} DERNEVILLE.

En vérité ?

ERNEST.

A un bal donné par la maîtresse de pension pour sa fête... Mon ami, dont la sœur est élevée dans cette pension, me présenta... C'est là que nous nous vîmes, que nous aimâmes tous deux.

M^{me} DERNEVILLE.

Mais depuis vous l'avez revue souvent ?

ERNEST.

Une fois... madame... une seule fois... au parloir... avec mon ami, à qui la qualité de frère ouvrirait les portes de la pension... Mais nous nous sommes écrit souvent... Le lendemain du bal... je reçus une lettre d'elle... où elle acceptait mon amour... dans des termes qui me rendirent bien heureux... Et depuis ce moment, il s'établit entre nous une correspondance quotidienne qui s'est terminée, de sa part du moins, il y a quinze jours, en apprenant que je renonçais à l'enlèvement qu'elle venait de me proposer.

M^{me} DERNEVILLE.

Et vous n'avez pas pensé que tout cela ne suffisait pas pour assurer votre bonheur ?

ERNEST.

Non, madame.

M^{me} DERNEVILLE.

Vous n'avez pas réfléchi qu'il pouvait être utile de connaître davantage les habitudes, le caractère, le cœur même de celle à qui vous vouliez vous unir pour la vie ?

ERNEST.

Non, madame.

M^{me} DERNEVILLE.

Vous n'avez pas même trouvé la conduite de M^{lle} Hortense un peu... singulière ?

ERNEST.

Jusqu'ici... non, madame... Je vous l'avoue, l'amour que j'éprouvais, l'amour-propre peut-être, me la faisait regarder comme toute naturelle et toute simple... mais depuis que vous me parlez... les réflexions que vous m'avez faites... m'ont un peu ouvert les yeux.

M^{me} DERNEVILLE.

Eh bien ?

ERNEST.

Et quoique je l'aime toujours autant... je ne serais pas fâché de la voir plus souvent... d'étudier son caractère.

M^{me} DERNEVILLE.

Je vous approuve fort... Mais ce que vous de-

mandez est assez difficile... Hortense est fort irritée contre vous.

ERNEST.

Ah! mon Dieu...

M^{me} DERNEVILLE.

Elle vous accuse de l'avoir trahie... et elle ne veut plus vous voir...

ERNEST.

Vous m'avouerez que c'est d'une injustice extrême.

M^{me} DERNEVILLE.

J'ai eu beaucoup de peine à l'apaiser... à la contenir.

ERNEST.

Mais elle est donc d'une violence...

M^{me} DERNEVILLE.

Oh! extrême... et, en ménage, si les raccommodemens ont leur prix...

ERNEST.

Les brouilles ne sont pas agréables.

M^{me} DERNEVILLE.

Surtout quand elles se renouvellent trop souvent.

ERNEST.

Certainement... (Se rapprochant de M^{me} Derneville.) Et vous me conseillez?...

M^{me} DERNEVILLE.

Oh! je ne conseille rien... mais on peut attendre... examiner si l'on se convient.

ERNEST.

Oh! oui... madame... oui, j'attendrai...

M^{me} DERNEVILLE.

Ainsi, vous ne pensez plus à cet enlèvement ridicule?

ERNEST.

Moi! madame... y penser... Jamais... jamais...

M^{me} DERNEVILLE.

Et quant au mariage... vous êtes jeune... réfléchissez bien... ne vous pressez pas, et tâchez au moins d'être sûr que M^{me} Hortense vous convienne.

ERNEST.

Je vous le jure... j'attendrai tant que vous voudrez.

M^{me} DERNEVILLE.

C'est donc encore bien arrêté?... je ne parlerai de vous à M. Dersilly...

ERNEST.

Que lorsque vous le croirez convenable... Vous serez juge vous-même du moment.

M^{me} DERNEVILLE.

A la bonne heure!... vous êtes raisonnable... C'est très bien!...

ERNEST.

Et comment ne le serais-je pas avec un guide tel que vous?... J'allais commettre une faute, et vous m'arrêtez... j'allais peut-être faire le malheur

de ma vie entière... et vous m'éclairez... Ah! merci, merci, madame!... vous êtes mon bon ange!

(Il lui baise la main, s'arrête un moment comme étonné, et sort à pas lents en la regardant avec timidité.)

SCÈNE XVIII.

M^{me} DERNEVILLE, seule.

Ah! mon Dieu! comme mon cœur bat... Je suis toute tremblante... Ce baiser que ce jeune homme vient de me donner m'a toute troublée... et cependant vingt fois dans le monde... j'ai reçu sans m'en apercevoir cette marque banale de politesse. Vingt fois M. Dersilly m'a baisé la main... et jamais... jamais je n'ai rien éprouvé de pareil. Ce que je sens, et l'intérêt que malgré moi je prends à ce jeune homme... Oh! oui... il est temps de mettre un terme à tout cela... Il n'y a qu'un moyen... presser mon mariage avec M. Dersilly... Mais ce silence sur sa fille, qu'il a gardé si long-temps... j'en suis blessée... Eh bien!... eh bien! n'importe... Est-il le seul qui ait quelque reproche à se faire?... Qu'il m'avoue sa faiblesse... et je pardonnerai tout...

SCÈNE XIX.

M^{me} DERNEVILLE, DERSILLY, qui est entré sur la fin du monologue et est resté timidement au fond du théâtre.

M^{me} DERNEVILLE.

Ah! c'est vous... mon ami... Merci d'être revenu le premier après notre petite brouille de ce matin... J'allais vous faire prier d'oublier tout et de revenir tout de suite, mais vous m'avez prévenu... et pour un jaloux, c'est très bien.

DERSILLY.

J'étais un fou, et vous êtes trop bonne.

(Elle lui tend la main, qu'il baise.)

M^{me} DERNEVILLE, à part.

Je le disais bien... rien, absolument rien... Ah!.. (Haut.) Cette conduite mérite une récompense... Jusqu'ici, vous le savez, je n'ai pas voulu consentir à fixer le jour de notre mariage.

DERSILLY.

Eh bien?

M^{me} DERNEVILLE.

Eh bien!... si vous voulez aller prévenir mon notaire... je suis prête, dès ce soir, à signer le contrat.

DERSILLY.

Ce soir!... Oh! madame, est-il possible?... La joie... le bonheur m'ôtent la parole... Je ne sais comment vous exprimer...

M^{me} DERNEVILLE.

Il n'est pas besoin, mon ami... je sais ce que vous éprouvez... et je vous en remercie... Mais avant cette signature qui va décider de notre avenir, n'avons-nous pas l'un et l'autre certaines confidences à nous faire... certain péché de jeunesse qu'il est bon de se faire pardonner quand on est libre encore... ne fût-ce que pour laisser tout son mérite au pardon?

DERSILLY, à part.

Qu'entend-elle par là?... (Haut.) Je ne vois pas...

M^{me} DERNEVILLE.

Eh! mon Dieu! qui n'a pas besoin d'indulgence? Ce serait mal à vous de ne pas compter sur la mienne, car je suis certaine, moi, que si la vôtre m'était nécessaire, vous ne me la refuseriez pas!

DERSILLY.

Non, sans doute; mais à quel propos?

M^{me} DERNEVILLE.

Ecoutez, mon ami, je conçois qu'avant le mariage on hésite à révéler certaines choses du passé... l'intimité n'est pas encore assez grande... mais entre époux, c'est différent, la confiance doit être entière, n'est-ce pas? Et pour hâter le moment où nous n'aurons pas de secrets l'un pour l'autre, veuillez passer chez mon notaire, qu'il vienne ce soir... Nous terminerons ce grand acte en petit comité... sans bruit... Je rentre dans mon appartement pour quelques apprêts, et à ce soir!...

DERSILLY.

A ce soir!... Je suis le plus heureux des hommes! (Elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE XX.

DERSILLY, seul.

Certainement, je suis dans la joie, dans le ravissement; mais, que voulait-elle dire en parlant de certaines confidences à nous faire, de certains péchés de jeunesse?... Est-ce qu'elle aurait appris?... Oh! non, c'est impossible, elle avait plutôt l'air d'avoir quelque chose à me confier... Elle me parlait d'indulgence, elle semblait réclamer la mienne. Des péchés de jeunesse... cela m'inquiète... Est-ce que M^{me} Derneville aurait à se reprocher?... Ah! si donc!... chassons cette pensée... Occupons-nous plutôt de mon mariage, et courons vite chez le notaire... elle n'aurait qu'à se dédire... Ce pauvre Langlois qui me disait de préparer mes vingt-cinq louis, je voudrais savoir ce qu'il dirait maintenant.

SCÈNE XXI.

LANGLOIS, DERSILLY.

LANGLOIS

Mon ami... mon cher Dersilly, je te cherchais.

DERSILLY.

Et moi, justement je désirais te voir.

LANGLOIS.

J'ai besoin de toi, mon ami; tu peux me rendre un grand service.

DERSILLY.

Tu parais bien agité... qu'as-tu donc?... Quelque mécompte dans tes amours?... La douleur d'avoir perdu ton pari?...

LANGLOIS.

Que veux-tu dire?

DERSILLY.

Que j'épouse M^{me} Derneville.

LANGLOIS.

Embrasse-moi, mon ami... je suis enchanté.. je craignais que vous ne fussiez brouillés, et alors tu n'aurais pu me servir auprès d'elle... Il s'agit d'une affaire très grave.

DERSILLY.

Ah! çà, mais tu commences à m'inquiéter.... T'est-il arrivé un malheur?...

LANGLOIS.

Au contraire... c'est l'excès de la félicité qui m'exalte, qui me trouble... Regarde-moi en face... Quel air me trouves-tu?

DERSILLY.

Franchement, je te trouve l'air passablement ridicule.

LANGLOIS.

C'est possible... après un événement aussi extraordinaire!..., Mon ami, tu vois en moi un ravisseur.

DERSILLY.

Quoi!... cette jeune fille dont tu m'as parlé?

LANGLOIS.

Enlevée.

DERSILLY.

Par toi?...

LANGLOIS.

Par moi... j'ai peine à m'en remettre... je suis comme hébété de mon bonheur... ma parole, je ne m'y attendais pas... Mais ce n'est pas ma faute, à ma place tu n'aurais pas pu faire autrement... Tu te rappelles cette lettre obscure et passionnée: *L'amour doit tout oser: voici le jour de l'épreuve*, etc., etc. Après m'être inutilement cassé la tête à chercher en route ce qu'elle avait à me dire, j'arrive à la pension...

DERSILLY.

Une pension!

LANGLOIS.

Où l'on a en moi une confiance!...

DERSILLY.

Bien méritée, à ce que je vois...

LANGLOIS.

C'était l'heure de la récréation.... elle fondait en larmes dans un coin... A ma vue, sa douleur redouble. Monsieur, me dit-elle, je pense que je ne me serai pas trompée en me fiant à votre générosité, à votre honneur.... Et comme je la regardais avec un étonnement stupide, car je n'y étais pas du tout... elle poursuit en ces termes... Vous avez reçu ma lettre, et vous m'avez comprise? Dieu! si je vous ai comprise!.... Et me voilà, pour me donner le temps de la comprendre, je lançant dans les phrases les plus longuement passionnées, m'enfonçant dans le pathos le plus sublime, le plus inintelligible... et me disant toujours à part moi, mais que diable me veut-elle donc?... Cela me donnait un air de désordre qui complétait la séduction... Enfin, quelques mots que je saisis me révélèrent la pensée de mon amante... c'était un asile qu'elle me demandait.

DERSILLY.

Chez toi!...

LANGLOIS.

Je te l'avoue... j'ai eu un moment d'hésitation, je n'étais pas préparé à tant d'amour... Mais nous sommes à une époque si extraordinaire!... les affaires, les amours, tout ça va un train de vapeur...

DERSILLY.

Après... après...

LANGLOIS.

Elle s'aperçoit de mon incertitude, me jette un regard foudroyant, accompagné de réflexions amères sur les déceptions du cœur, sur l'égoïsme des hommes... tout un morceau d'*Indiana*... Que pouvais-je faire? sinon la rassurer, lui jurer qu'elle se trompait, que mon amour braverait tous les obstacles... Alors elle me remet un passepartout qu'elle s'était procuré et qui ouvrait une porte de derrière sur le jardin, me supplie de l'attendre là dans un fiacre... Je promets tout, et osant à peine croire à mon bonheur, étourdi d'un dénouement si imprévu, je vais tout préparer pour le rapt.

DERSILLY.

Et tu crois que je te servirai dans un tel projet?...

LANGLOIS.

Je n'ai pas besoin que tu me serves, puisque c'est fait, je te l'ai dit... c'est fait.

DERSILLY.

Alors que veux-tu de moi?

LANGLOIS.

Que tu obtiennes, pour notre mariage, le consentement de sa mère.

DERSILLY.

La mère?... je la connais donc?...

LANGLOIS, lui prenant la main avec compassion.

Tu la connais.

DERSILLY.

Moi?

LANGLOIS.

Toi... tu la vois tous les jours, tu la quittes à l'instant.

DERSILLY.

Dieu!... quel soupçon!... ce serait?

LANGLOIS.

Elle-même... Au moment où j'allais sortir de la pension, qui est-ce que je vois entrer?

DERSILLY.

M^{me} Derneville?...

LANGLOIS.

C'est toi qui l'a nommée... Elle demande à parler à ma belle éplorée, et entre dans le parloir avec elle.

DERSILLY.

Je ne vois rien là...

LANGLOIS.

Attends... Ne voulant pas être aperçu, je me cache... entre deux portes... où j'étouffais tout j'étais serré... mais n'importe, j'écoute...

DERSILLY.

Et qu'entends-tu?

LANGLOIS.

Rien... pas un mot... Mais à travers une ouverture, je regarde, je la vois gronder la petite et la consoler ensuite avec une bonté vraiment maternelle.

DERSILLY.

Maternelle!...

LANGLOIS.

Oui, mon cher, tout ce qu'il y a de plus maternel... Cependant je doutais encore, quand en parlant elle a passé près de la porte où j'étouffais... et je l'ai entendue lui dire ces propres paroles... « Conduisez-vous en fille obéissante... » En fille!.. tu comprends... c'est assez clair... Et d'ailleurs la petite elle-même m'a confirmé dans mes soupçons, pendant le trajet de la pension chez moi... Aux questions que je lui adressais sur ses parens, elle me répondait toujours par des phrases évasives et entortillées, car j'ai pu m'apercevoir que la clarté n'était pas sa qualité habituelle... Cela tient à son genre d'éducation, mais elle ne cessait de me répéter : « C'est à M^{me} Derneville qu'il faut s'adresser pour obtenir ma main... à elle seule.. » Puis elle a ajouté en baissant ses beaux yeux.... « et à mon père. »

DERSILLY.

Son père...

LANGLOIS.

Oui, mon ami... un père... un père vivant encore!.. un prédécesseur anonyme de ce pauvre Derneville qui ne s'en est jamais douté.

DERSILLY.

Qu'ai-je appris? Voilà donc ce qu'elle voulait me dire?... Voilà l'application de ces mots : « Certains péchés de jeunesse. »

LANGLOIS.
Elle l'avait dit cela ?

DERSILLY.
Oui, tout à l'heure.

LANGLOIS.
C'est bien de sa part... et tu dois être touché de cette confiance.

DERSILLY.
Je suis furieux... je suis indigné... Mais je ne l'épouserai pas.

LANGLOIS.
O ciel !... moi qui comptais sur toi pour me protéger auprès d'elle, pour lui parler...

DERSILLY.
Lui parler... Oui... oui, je lui parlerai... mais pour rompre.

LANGLOIS.
Rompre avec elle !... tu n'y penses pas... une femme charmante, aimable... jeune.

DERSILLY.
Oui... et mère.

LANGLOIS.
Sans doute... d'une fille que j'épouse, et par là, toi, mon vieil ami, tu deviens mon père.

DERSILLY.
Va-t-en au diable... cherche un autre père... je ne veux pas être le tien. Ah ! M^me Derneville... Je me vengerai.

LANGLOIS.
Mon ami... à quoi penses-tu ?...

DERSILLY.
A ma vengeance... Oui, Langlois, je te servirai, je t'appuierai... La perfide m'a trompé... elle veut plaire, elle a des prétentions à la jeunesse... Eh bien ! pour la désoler, elle aura un gendre de quarante-cinq ans.

LANGLOIS.
Quarante-deux, mon ami, quarante-deux, trois de moins que toi... tu confonds.

DERSILLY.
Je t'entends... Langlois, laisse-nous.

LANGLOIS.
Ah ! mon ami... je compte sur toi, sur ton éloquence... Je t'attendrai ici près, chez toi... Je sors... (Revenant.) En pensant que c'est ma future mère qui vient, je me sens timide comme un enfant coupable dont on va implorer le pardon.
(Il sort.)

DERSILLY, à part.
Son ami !...

M^me DERNEVILLE.
C'est montrer un empressement dont je vous sais gré... Déjà de retour de chez mon notaire ?...

DERSILLY.
Au contraire, madame.

M^me DERNEVILLE.
Comment !

DERSILLY.
Je n'y suis point allé.

M^me DERNEVILLE.
Et pourquoi cela ?

DERSILLY.
C'est que depuis ce matin... j'ai pensé... j'ai réfléchi... Ces aveux dont vous me parliez tout à l'heure... je crois à présent qu'il vaut mieux les faire avant le mariage, qu'après.

M^me DERNEVILLE.
Vous avez parfaitement raison. (A part.) Il va me parler de sa fille.

DERSILLY, à part
Nous allons voir comment elle s'en tirera.
(Haut.) Ainsi vous êtes de mon avis ?

M^me DERNEVILLE.
Entièrement.

DERSILLY.
A la bonne heure... Alors rien ne nous arrête plus...

M^me DERNEVILLE.
Rien du tout ! (Silence, puis ils se regardent.)

DERSILLY.
Eh bien !

M^me DERNEVILLE.
Eh bien !

DERSILLY.
Je vous attends.

M^me DERNEVILLE.
Je vous écoute.

DERSILLY.
Il me semble.

M^me DERNEVILLE.
Je crois...

DERSILLY.
Platt-il ?

M^me DERNEVILLE.
Que c'est à vous à parler le premier.

DERSILLY.
Moi... Au fait, je conçois qu'il pourrait être difficile pour vous...

M^me DERNEVILLE.
Ou du moins fort embarrassant.

DERSILLY.
C'est la même chose... car il y a de ces fautes de jeunesse...

M^me DERNEVILLE.
Qu'il faut savoir oublier !..

DERSILLY.
Hein ?.. oublier !..

SCÈNE XXII.

DERSILLY, M^me DERNEVILLE.

DERSILLY, à part.
La voici... Depuis que je sais qu'elle a une fille à marier, je ne la trouve plus si bien !

M^me DERNEVILLE.
Ah !... c'est vous, mon ami.

M^{me} DERNEVILLE.

Et pardonner.

DERSILLY.

Cela vous est facile à dire... On pardonne, on oublie peut-être, des fautes dont on peut douter.

M^{me} DERNEVILLE.

Comment... c'est vous?... je ne comprends pas...

DERSILLY, continuant.

Mais quand il en reste des preuves, et que loin de diminuer avec le temps...

M^{me} DERNEVILLE, souriant et faisant un geste de la main.

Elles grandissent tous les jours.

DERSILLY.

C'est ce que je voulais dire... Et qu'au bout de quinze ou seize ans elles se présentent à tous les yeux sous les traits d'une jeune fille.

M^{me} DERNEVILLE.

Charmante!

DERSILLY.

Oh! belle ou laide, peu importe... vous sentirez facilement, madame, qu'il n'est plus possible de songer à épouser... la mère...

M^{me} DERNEVILLE.

La mère!..

DERSILLY.

Oui, madame... la mère... Ce secret n'en est plus un... on sait aujourd'hui que vous avez une fille...

M^{me} DERNEVILLE.

Moi!

DERSILLY.

Oui, vous... madame.

M^{me} DERNEVILLE.

Mais...

DERSILLY.

Une fille que vous cachez à tout le monde... que vous élevez secrètement dans un pensionnat, où vous la visitez souvent... tous les jours... c'est connu... ce matin encore... ou vous a vue... mon ami, M. Langlois.

M^{me} DERNEVILLE.

Ce matin... M. Langlois... Je commence à comprendre.

DERSILLY.

C'est heureux!

M^{me} DERNEVILLE, riant.

Et c'est à cause de cette jeune fille que vous renoncez à ma main.

DERSILLY.

Madame... il me semble que ceci est assez sérieux... et je m'étonne que vous puissiez plaisanter.

M^{me} DERNEVILLE, éclatant.

Je ne rirai plus.

DERSILLY, à part.

J'enrage!.. (Haut.) Tout le monde n'est pas aussi... aveugle que Derneville, qui ne s'est jamais douté de l'existence de cette fille... et de son père!

M^{me} DERNEVILLE.

Comment!

DERSILLY.

Car il paraît qu'il y a un père, madame.

M^{me} DERNEVILLE, riant.

Certainement... vous savez bien... comme dit Bridoisin : « Il faut bien toujours qu'on soit la fille de quelqu'un. »

DERSILLY.

Et ce père?

M^{me} DERNEVILLE, de même.

Ah! je le vois... je le vois beaucoup.

DERSILLY.

Vous le voyez!..

M^{me} DERNEVILLE, de même.

Très souvent... presque tous les jours...

DERSILLY.

Continuez... madame... continuez... riez... plaisantez... moquez-vous de moi... Mais cette raillerie aura un terme... car, enfin, cette jeune fille... vous l'aimez...

M^{me} DERNEVILLE.

Beaucoup.

DERSILLY.

Mais elle est coquette... légère...

M^{me} DERNEVILLE.

Je le sais.

DERSILLY.

Elle est adorée par un jeune homme... (A part.) de quarante-cinq ans...

M^{me} DERNEVILLE.

Oh! adoré!..

DERSILLY.

Oui, madame... et elle l'adore...

M^{me} DERNEVILLE.

Elle le croit peut-être!..

DERSILLY.

Elle le croit si bien, que, craignant d'être arrachés l'un à l'autre...

M^{me} DERNEVILLE.

Eh bien?...

DERSILLY.

Eh bien!... dans un moment d'égarément, le jeune homme a enlevé la jeune fille!

M^{me} DERNEVILLE.

Enlevée... lui!... C'est affreux... c'est indigne...

DERSILLY.

Ah! vous ne riez plus, maintenant... Mais rassurez-vous... en homme d'honneur, il entend réparer sa faute, et c'est moi qu'il a prié d'intercéder auprès de vous, pour obtenir son pardon...

M^{me} DERNEVILLE.

Vous!..

DERSILLY.

Moi-même.

M^{me} DERNEVILLE.

Quelle duplicité!

DERSILLY.

Allons, madame, remettez-vous... dans le pre-

mier moment, je conçois... l'étonnement... la surprise... mais, dans une pareille circonstance, un père... une mère n'ont pas le choix... et le mieux est de tout terminer par un bon mariage...

M^{me} DERNEVILLE.

Un mariage!...

DESSILLY.

Vous consentez... n'est-ce pas?... Je vais chercher le jeune homme... il brûle de vous être présenté...

M^{me} DERNEVILLE.

Lui!...

DESSILLY.

Lui-même... Il est ici près... et je vais...

M^{me} DERNEVILLE.

Non... non... sa vue me ferait mal... je le déteste...

DESSILLY, à part.

C'est un véritable amour de belle-mère qu'elle ressent pour ce pauvre Langlois. (Haut.) Allons... soyez raisonnable... puisque vous pardonnez... il vaut mieux le voir tout de suite... dans le premier moment.

M^{me} DERNEVILLE.

Oui, oui... c'est vrai... vous avez raison... qu'il vienne sur le champ... que je lui reproche son procédé.

DESSILLY.

Comme vous voudrez..... cela ne sert à rien..... mais si cela peut vous soulager... dans un moment je suis ici. (Il va pour sortir et revient sur ses pas.) Je ne veux point, madame, vous dire ma façon de penser sur un mystère qui n'eût pas dû depuis long-temps en être un pour moi... mais vous pouvez la deviner... Pardon, madame, je reviens dans l'instant.

oo

SCENE XXIII.

M^{me} DERNEVILLE, seule.

Oui... oui... je le verrai... me tromper ainsi... manquer à sa promesse... enlever cette jeune fille qu'il n'aime pas... car il ne l'aime pas, j'en suis sûre... Mais si j'étais dans l'erreur... s'il l'aimait réellement... Ah!... cette pensée me fait mal... et je sens que je ferai mieux de ne pas le voir... Malgré moi... mon secret... Oui, c'est cela, évitons-le... Je l'entends... sortons... Il n'est plus temps.

oo

SCENE XXIV.

M^{me} DERNEVILLE, ERNEST.

ERNEST.

Ah! madame, si vous saviez ce qui m'arrive!

M^{me} DERNEVILLE.

C'est vous, monsieur? Je suis surprise de votre visite et je ne devais pas m'y attendre.

ERNEST.

Que voulez-vous dire?

M^{me} DERNEVILLE.

Que ce n'était pas la peine, monsieur, de solliciter, d'implorer pour ainsi dire mes conseils, pour les mettre si promptement en oubli... Certes, vous êtes maître de vos actions; mais, permettez-moi de vous dire qu'il y a dans votre conduite quelque chose d'offensant pour moi, pour mon amour-propre.

ERNEST.

Quoi, madame?... quand je viens vous instruire de ce qui se passe.

M^{me} DERNEVILLE.

Eh! monsieur, ce qui se passe, je le sais parfaitement.

ERNEST.

C'est impossible, madame, comment pourriez-vous connaître la lettre que je reçois à l'instant même d'Hortense?... Elle renonce à moi, elle ne m'aime plus.

M^{me} DERNEVILLE.

Comment?

ERNEST.

Oui, madame, et voici la lettre que je vous apporte... Lisez-la, je vous en supplie!

M^{me} DERNEVILLE, à part.

J'ai peine à m'expliquer... (Lisant.) « Monsieur, nous nous sommes trompés tous deux... » Serait-il possible?... Comment, vous n'avez donc pas enlevé Hortense?

ERNEST.

Moi, madame... du tout...

M^{me} DERNEVILLE, à part.

Je respire. (Haut.) Ah! c'est bien, Ernest, très bien.

ERNEST.

Que vous êtes bonne et que je suis heureux...

M^{me} DERNEVILLE.

Heureux... d'être refusé par Hortense, que ce matin encore...

ERNEST.

Ce matin...

M^{me} DERNEVILLE.

M'expliquerez-vous... ce changement... que je ne puis... que je n'ose comprendre.

ERNEST.

Oh! madame... c'est que depuis aujourd'hui je ne me connais plus, je ne me comprends plus moi-même... Cet amour que je croyais sentir pour M^{lle} Dessilly... je vois à présent que je ne l'ai jamais éprouvé... C'était comme un rêve... comme un délire... et pour me rendre à la raison, il m'a suffi de voir... d'aimer... la plus belle... la plus

adorable de toutes les femmes... et c'est à ses pieds que je lui demande pardon de la passion qu'elle m'inspire...

M^{me} DERNEVILLE.

Ernest... relevez-vous... je vous prie...

ERNEST.

Vous ne me repoussez pas, il serait possible... vous ne dédaignez pas cet amour que je vous offre en tremblant.

AIR de la Robe et des Bottes.

Ah! répondez... acceptez-vous?

M^{me} DERNEVILLE.

Peut-être!

Mais la raison doit conserver ses droits,
Nous marier!... il faut nous mieux connaître;
Pour cette épreuve est-ce trop de six mois?
Si dans ce temps votre cœur est le même...

ERNEST.

Il le sera toujours!

M^{me} DERNEVILLE.

Vous le jurez?

ERNEST.

Oui, je le jure... oui, cet amour extrême...

M^{me} DERNEVILLE.

Chut!... dans six mois, vous m'en reparerez!

Oui, dans six mois, vous m'en reparerez!

ERNEST.

Ah! madame! que je suis content!...

M^{me} DERNEVILLE.

Mais, Hortense... puisque ce n'est pas vous, heureusement... qui donc l'a enlevée? et quel est le coupable?

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, DERSILLY, LANGLOIS. *

DERSILLY, amenant Langlois.

Le coupable?... le voilà!

M^{me} DERNEVILLE.

Monsieur Langlois!.. (Éclatant de rire.) Ah! ah!
ah!...

LANGLOIS.

Ah! madame... ce charmant accueil me fait espérer que vous daignerez pardonner...

DERSILLY.

Certainement... on te pardonne... je te l'ai déjà dit...

LANGLOIS, continuant.

A moi... et à votre charmante fille...

ERNEST.

Sa fille!...

* Langlois, Dersilly, madame Derneville, Ernest.

UN PÉCHÉ DE JEUNESSE.

M^{me} DERNEVILLE, bas.

Taisez-vous... (Haut.) Monsieur...

DERSILLY.

Allons, madame... laissez-vous attendre... la raison... l'honneur vous en font une loi...

M^{me} DERNEVILLE.

En vérité... je ne demanderais pas mieux...

DERSILLY.

A la bonne heure!

M^{me} DERNEVILLE.

Mais il y a une petite difficulté...

DERSILLY, vivement.

Aucune...

LANGLOIS.

Laquelle?...

M^{me} DERNEVILLE.

C'est que je n'ai pas de fille...

DERSILLY, à Langlois.

Mais alors, que diable m'as-tu conté?..

LANGLOIS.

C'est Hortense elle-même qui tout à l'heure encore...

DERSILLY.

Hein? Hortence!

LANGLOIS.

C'est son nom... En sortant de la pension, rue des Petites-Écuries...

DERSILLY.

Rue des Petites-Écuries!..

LANGLOIS.

C'est là qu'elle demeurerait!

DERSILLY.

Ah! mon Dieu!.. je tremble... Qu'as-tu fait malheureux... Cette jeune fille!..

M^{me} DERNEVILLE.

C'est la vôtre, monsieur.

DERSILLY.

Je suis perdu!..

LANGLOIS.

Ah! mon ami... il serait possible... quel bonheur pour moi!

DERSILLY.

Eh! va te promener...

M^{me} DERNEVILLE.

Allons, monsieur Dersilly... du calme... du sang-froid.... Dans une pareille circonstance.... une mère... un père... n'ont pas deux partis à prendre... c'est vous qui l'avez dit... Il faut consentir.

LANGLOIS.

Ah! mon ami... mon sauveur...

DERSILLY.

Ah ! madame , quelle opinion devez-vous avoir de moi ?

M^{me} DERNEVILLE.

Monsieur Dersilly, je ne vous la dirai point; mais vous pouvez la deviner.

DERSILLY.

Et monsieur Ernest, sans doute?..

M^{me} DERNEVILLE.

Est-ce que vous êtes encore jaloux ?

DERSILLY.

Avais-je tort de l'être ?

M^{me} DERNEVILLE.

Oui, vous aviez tort... ce matin.

DERSILLY.

Et à présent ?...

M^{me} DERNEVILLE.

A présent... vous auriez raison.

ERNEST, baisant la main de M^{me} Derneville.

Ah ! madame!..

DERSILLY.

Tout m'échappe à la fois... Je suis anéanti, perdu, bafoué.

LANGLOIS.

Oui, mais tu es mon père.

DERSILLY.

Que le diable t'emporte !

FIN D'UN PÉCHÉ DE JEUNESSE.

NOTA. S'adresser, pour la musique de cet ouvrage, à M. R. TARANNE, Bibliothécaire du théâtre du Vaudeville.